



Michael DEPRETER, **De Gavre à Nancy (1453–1477). L'artillerie bourguignonne sur la voie de la « modernité »**, Turnhout, Brepols, 2011 ; 1 vol., XII–229 p. (*Burgundica*, 18). ISBN : 978-2-503-54186-0. Prix : € 69,00.

L'artillerie bourguignonne a, de tout temps, passionné les historiens du fait, d'une part, de la richesse des sources d'archive disponibles, de l'autre, de la réputation qui fut la sienne sous les quatre ducs Valois. Cependant, tout n'a pas encore été dit sur ce sujet, loin s'en faut, et c'est à une question fondamentale que s'attaque ce livre, à savoir celle de ce qui faisait, ou ne faisait pas, le caractère exceptionnel de l'artillerie bourguignonne vis-à-vis de ses contemporaines lors des dernières années du principat de Philippe le Bon et du règne de son fils Charles le Hardi, dit aussi le Téméraire.

Signalons tout d'abord que cet ouvrage est né sur les fondements d'un mémoire de Master en histoire, ainsi que son A. le rappelle honnêtement. De ce fait, les sources mobilisées n'ont pu recouvrir qu'une partie, importante tout de même, de la documentation à disposition d'un historien. Il s'agit ici principalement des archives des institutions centrales bourguignonnes, ce qui n'est pas peu de chose, ainsi qu'en témoigne le caractère extrêmement documenté de ce travail. Malgré cette lacune, il n'en reste pas moins que les idées avancées par l'A. se montrent très convaincantes et qu'il semble que ses conclusions ne puissent être qu'affinées par un recours plus exhaustif aux recettes locales et comptes urbains, ou encore aux archives laissées par les familles de l'aristocratie.

Cette réserve mise à part, l'objectif du livre – comparer la réputation flatteuse de l'artillerie bourguignonne à ce que l'on peut savoir de son efficacité sur le terrain grâce à, ce qui y ouvre, l'étude de son administration – est parfaitement rempli par cette étude organisée selon trois axes : la gestion administrative, l'identité des acteurs intervenants dans la vie de l'artillerie et le service des bouches à feu. L'un des points à souligner est l'attachement de l'A. à comprendre les raisons des choix des acteurs qu'il étudie. Il souligne ainsi à plusieurs reprises l'intérêt pour les ducs de disposer d'une institution souple à même de s'adapter rapidement à des événements particuliers, voire d'improviser en ces occasions, et cela malgré les défauts d'une telle organisation, défauts qu'il met également en évidence. Le pragmatisme des conducteurs de la guerre se retrouve en effet dans celui des officiers chargés de les seconder dans leur mission. Ce caractère flexible et efficace donne réellement une originalité au modèle bourguignon et le distingue de ses rivaux. L'efficacité sur le terrain se vérifiant grâce aux relations des campagnes bourguignonnes, on est dès lors convaincu par la conclusion qui affirme que « l'artillerie bourguignonne pouvait donc bien, sans doute, être considérée comme "la meilleure d'Europe", ou du moins l'égale de celle des rois de France » (p. 183).

Enfin, soulignons deux autres apports, peut-être plus périphériques, de ce travail. D'une part, malgré un spectre chronologique assez restreint, l'étude portant sur une période de moins de 30 ans, on peut appréhender deux phases marquantes dans l'histoire de l'évolution de l'artillerie bourguignonne : les guerres de Flandre des années 1450, avec le début de la constitution d'un corps d'artillerie permanent et la création d'une recette spécialement dédiée à cette armée, et le gouvernement personnel de Charles de Bourgogne, qui conduit une action déterminée en faveur de la « modernisation » de son artillerie. L'attention des ducs se concentre autour d'une professionnalisation de cette arme via le service permanent des cadres (maîtres

de l'artillerie, etc.) et du recours, pour des missions plus ou moins définies dans le temps (campagnes, travaux d'entretien, etc.), à des personnes appartenant aux corporations de métiers. À ce titre, le rôle des ducs Philippe et Charles dans l'histoire de l'artillerie européenne n'est pas à négliger. D'autre part, les aléas rencontrés par l'artillerie du Téméraire, désormais mieux connus, sont l'occasion de réévaluer les raisons des échecs des dernières années de son règne et de mieux comprendre des décisions prises dans des situations de plus en plus compliquées.

Christophe MASSON

**Autour des comtes de Vaudémont. Lieux, symboles et images d'un pouvoir princier au Moyen Âge**, éd. Gérard GIULIATO, Nancy, PU de Nancy, 2011 ; 1 vol., 331 p. ISBN : 978-2-8143-0079-8. Prix : € 30,00.

Professeur d'histoire et d'archéologie médiévales à l'Université Nancy 2, G. Giuliano introduit et rassemble douze communications sur les Vaudémont, dont la sienne sur le conflit entre Antoine de Joinville-Vaudémont et René I<sup>er</sup> pour la succession du duché de Lorraine. La seigneurie lorraine compte la « Colline inspirée » de Sion immortalisée par Barrès où un culte marial important est rendu. Le recueil abondamment illustré et très soigné s'ouvre par la géomorphologie de la butte-témoin au sud de Nancy.

Les autres art. se répartissent entre une approche classique mais nécessaire des comtes et une réflexion sur l'emblématique et les manifestations de pouvoir des Vaudémont. C. Kraemer envisage les huit villes neuves du comté fondées entre 1211 et 1443. J.B. Renault édite 66 actes des comtes et de leurs aînés, depuis le premier comte Gérard I<sup>er</sup> (1107), frère du duc de Lorraine, à 1244. Le cœur du volume cerne le pouvoir comtal de manière neuve et exemplaire puisque plusieurs A. traitent de sources différentes autour de la même problématique. J.C. Blanchard donne une remarquable monographie héraldique des Vaudémont, moins aride que les notices sur les monnaies comtales de 1246 à 1457 (É. Dostert). Les sceaux des comtes, de leur épouse et de leurs enfants, reproduits en couleur, sont intégralement étudiés, depuis Gérard II en 1161. Le burelé est attesté en 1212 sur l'écu comtal de la seconde matrice d'Hugues II, six ans après le passage des Vaudémont de la vassalité du duc de Lorraine à celle du comte de Bar. L'A. suppose que le burelé fut adopté par imitation de celui de la nouvelle femme du comte de Bar (1198), la comtesse Ermesinde de Luxembourg. La boucle est bouclée avec le mariage vers 1230 d'Hugues (futur Hugues III) de Vaudémont et de Marguerite, fille d'Ermesinde et de Thibaud I<sup>er</sup> de Bar. Henri I<sup>er</sup> (1243–1278) voit ses armoiries entrer dans les armoriaux (avec leurs erreurs) et les sources narratives, ce qui nous donne les émaux. Le *burelé d'argent et de sable* fait penser au *burelé d'argent et d'azur* des Luxembourg. Marié à la sœur du duc de Lorraine, Henri III suit le comte de Bar dans sa guerre contre le duc, son neveu, en 1313. Le champ de son sceau équestre reçoit un lys, discret, mais qui signifie le tropisme français. La minorité d'Henri entraîne la régence du nouveau mari de sa mère, le connétable de France Gaucher de Châtillon, qui use de quatre lys dans le champ de son sceau et qui bat trois monnaies de Vaudémont à son nom. La branche s'éteint avec la disparition du fils d'Henri III à la bataille de Crécy. Le tombeau d'Henri III et d'Isabelle de Lorraine, autrefois dans leur collégiale de Vaudémont, est étudié par B. Thouvenot. La fille d'Henri III hérite de la seigneurie qui passe à son